



La chronique de Bernard Frank

# Simultanéisme à la fran

## I. – De notre correspondant à Bagdad

Quand je lis un écrivain d'avant 1939, une fois sur deux je consulte mon Gide. En soixante ans de « Journal » (1889-1949), ce serait bien le diable s'il n'avait son mot à dire. C'était pourtant le cas pour Fontane qu'il ignorait, lui, le préfacier devant l'éternel (en Pléiade) de Goethe, lui, si soucieux de littérature allemande. Fontane manquait de traductions et Gide ne lisait bien dans le texte que quand il avait été traduit, Conrad étant la glorieuse exception.

Pour les écrivains américains du xx<sup>e</sup> siècle, Gide se fie à ses cadets. C'est Malraux qui lui recommandera « la Clef de verre » de Dashiell Hammett (1894-1961) et c'est Yves Allégret, le premier mari de Simone Signoret, qui lui avait dit, en 1934, grand bien de Dos Passos à propos de « Manhattan Transfer ». C'est peu dire qu'à la lecture Gide n'avait pas été convaincu : « *J'ai du mal à pousser jusqu'au bout.* » Il était même irrité devant ces « *successions d'images exactes sans doute mais si rapides que la rétine n'en peut rester suffisamment impressionnée* ». Il n'en retient rien et appelle Shakespeare au secours. Il relit pour la sixième fois « Othello » avec une admiration toujours plus vive. Dans cette pièce, il y a des « caractères » bien à leur place, tandis que chez Dos Passos « *aucun des êtres pulvérisés ne m'intéresse* », avoue-t-il. Pulvérisés ? Chargé de poussière, qui a forme de poudre. Et Littré de citer Fourcroy : « *Un précipité pulvérisé et opaque.* »

Je reste, malgré Gide si frileux dans ses habitudes, emballé par cet « Orient-Express » (Editions du Rocher, 140 F) dont, depuis deux ou trois semaines, je vous rebats les oreilles sans pour autant vous en dire beaucoup plus ! C'est un jeune Américain (il n'a pas 25 ans) qui vous offre, d'Ostende à Damas, un très beau voyage à travers une partie de l'Europe et de l'Asie, régions qui viennent d'être bouleversées par l'effondrement des Empires, du tsarisme et de l'Empire ottoman. Nous sommes en 1920 et l'Orient de Dos Passos n'a certes pas été épargné par nos guerres de 14-18 qui ont agi comme un grand corps étranger sur une fourmilière. Mais à la lecture de ces récits qui savent si bien changer de forme, ce qui frappe notre attention, ce sont ces Bédouins qui rançonnent avec leur complicité les caravanes des marchands, et ces éternels croyants qui se rendent

en chantant vers les lieux saints. La sympathie de Dos Passos aidant, ils assurent dans ce voyage troublé une espèce de permanence de l'Islam qui ne manque ni de grandeur ni de beauté. Ses images si exactes troublaient peut-être la vue « classique » de Gide. L'étonnant c'est que, soixante-dix ans plus tard, elles semblent nous donner de tous les pays traversés la photo la plus contemporaine.

Pendant ces récents mois de crise dans les républiques musulmanes de l'Union soviétique, de la Turquie, de l'Iran, de l'Irak et de la Syrie, un journal astucieux aurait pu piquer des fragments d'« Orient-Express » et nous faire croire qu'il s'agissait de reportages de son correspondant particulier à Constantinople, à Trébizonde, à Tiflis, à Erivan, à Tabriz, à Bakhtaran, à Babylone, à Bagdad et à Damas. Le plaisir, la culture et le mouvement en plus, Dos Passos valait toutes les télévisions du monde. Comme si sa fameuse technique, son « simultanéisme », qui semblait un procédé ou une prouesse pour les critiques littéraires de l'entre-deux-guerres, était devenue la réalité de notre époque.

« Orient-Express », qui doit se lire de préférence un atlas à portée de yeux, est un récit de voyages qui tient du poème, autrement dit, sans longueur. Dans sa précision, il saute les étapes intermédiaires qui risqueraient de lasser notre regard. Il commence sur un bateau par mer très grosse et ciel très bas. Il commence comme une chanson qui opposerait les Américains voguant vers l'Europe en buvant du madère contre le mal de mer et les autres passagers à la face verdâtre et crispée qui sont assis en rang les uns contre les autres. La Venise de Dos Passos, moins connue bien sûr que celles de Chateaubriand, Barrès et, plus près de nous, Mary McCarthy et Frédéric Vitoux, cette Venise qu'il découpe délibérément en cartes postales est l'une des plus aiguës qui soient dans sa rapidité. Quand il parle, par exemple, de l'« *odeur grossière d'un corps sous le rouge à lèvres, le parfum et la poudre de riz, odeur d'amour triste comme celle des fleurs de marronnier, du datura, des choux piétinés* ». Je ne connais pas de meilleur guide, avec celui si fameux de Mme Hélène Carrère d'Encausse, pour comprendre un peu ce qui se passe dans les Républiques d'Ajarie, de Géorgie, d'Arménie et d'Azerbaïdjan, que le Dos Passos.

« Orient-Express » est aussi une excellente explication de texte qui nous fait redécouvrir avec la passion des commencements le Blaise Cendrars

(1887-1961) de la trentaine. Celui qui écrivait « la Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France » (1913), « *il n'y a plus que la Patagonie, la Patagonie, qui convienne à mon immense tristesse, la Patagonie, et un voyage dans les mers du Sud* » ; celui qui écrivait « l'Or » (1925), l'histoire du général Johann August Suter. En chantant la gloire de Cendrars, Dos Passos, au passage, remet à sa place une certaine littérature française bcbg. Quand Dos Passos dit de « l'Or » que c'est un récit « *qui éventre comme d'un coup de couteau les stupidités fadasses de presque toute la prose française actuelle avec ses gants jaune citron [...], son afféterie cosmopolite de policier-gentleman* », que si Cendrars a réussi à saisir les rythmes de l'Amérique d'il y a trois quarts de siècle, c'est qu'il est, lui, « *véritablement un vagabond international – contrairement à ceux de l'École du Quai-d'Orsay* », ne songe-t-on pas à Morand ?

## II. – Juif et de droite

Sur Georges Mandel (1885-1944), qui fut l'un des hommes politiques, l'un des ministres de la Troisième République les plus singuliers de France, M. Jean-Noël Jeanneney, dans la collection « XX<sup>e</sup> Siècle », vient d'écrire un essai, « Georges Mandel - L'homme qu'on attendait » (Seuil, 95 F), presque aussi attendu des initiés que l'homme dont il parle. Il ne faut pas se leurrer, cette froide avenue à Paris, dans les beaux quartiers, qui porte son nom et qu'évoque M. Jeanneney dans sa conclusion – « *tout près, nous dit-il, de l'endroit où son appartement du 68, avenue Victor-Hugo avait été dévasté et confisqué en 1942 par les sbires de Déat* » –, ils ne doivent pas être nombreux, et le jeune âge n'arrange rien, les passants qui l'empruntent et qui savent le pourquoi de ce « Georges Mandel ».

Il faut entendre le sous-titre de M. Jeanneney, « *l'homme qu'on attendait* », dans tous les sens du mot et dans son sens le plus familier, presque argotique. Il y a des gens qui attendaient Mandel au coin d'un bois. Les miliciens, par exemple, qui l'ont fait revenir de Buchenwald (version « luxe », hommes politiques) pour l'assassiner le 7 juillet 1944 dans la forêt de Fontainebleau. Ceux-là, n'en parlons plus, c'était des tueurs. Et des tueurs qui n'aimaient pas qu'on les tue. Mais il y en avait d'autres. Mandel n'avait pas été impunément, en novembre 1917, l'homme à tout faire, le chef de cabinet de Georges Clemenceau. Etre l'homme de confiance du « Tigre » en de telles circonstances ne

du 28 Mars 91 au 03 Avril 91